



DES DÉLITS

ET

DES PEINES.

Se trouve aussi chez

BRIÈRE, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs,
N^o. 68.

RAPILLY, Libraire, Boulevard Montmartre,
N^o. 23.

F. BAROYER, rue Pavée-St.-André, N^o. 2.

DES DÉLITS ET DES PEINES, PAR BECCARIA;

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY,

AVEC LES OBSERVATIONS ET LES NOTES DE DIVERS
COMMENTATEURS ; PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE SUR
BECCARIA, ET ORNÉ DE SON PORTRAIT.

« Dans les choses difficiles, il ne faut pas
s'attendre à semer et à recueillir tout à la fois ;
mais il faut travailler à faire mûrir, pour
moissonner un jour ». BACON.

A PARIS,

Chez COLLIN DE PLANCY, EDITEUR,
Rue Montmartre, N^o. 121 ;

Et DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Libraires,
Rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.

M DCCC XXIII.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR,

MIS AU-DEVANT DE LA PRÉCÉDENTE ÉDITION.

ON n'a point oublié que c'est aux heureux effets du chef-d'œuvre de Beccaria, que nous devons l'abolition de la torture dans la plupart des états de l'Europe, la suppression des supplices et l'amélioration des lois pénales. Aussi on placera toujours Beccaria parmi les bienfaiteurs de l'humanité, et son livre parmi les plus nobles productions de l'esprit humain.

Le traité *des Délits et des Peines* a déjà eu trente-deux éditions en Italie. Il n'a pas été moins bien ac-

cueilli en France ; on l'a traduit dans toutes les langues de l'Europe ¹. Mais , osons le dire , les traductions qu'on nous en a données n'ont pas rendu toute la force de l'original. Celle de l'abbé Morellet, qui est jusqu'ici la plus estimée, a trop de froideurs et d'obscurités. Beccaria manque quelquefois de clarté dans les objets qu'il était délicat de toucher, pour le pays et le tems où il vivait ². On ne doit pas lui reprocher ces passages obscurs, qu'il ne lui était guère possible de rendre plus clairs ; mais du moins on a cherché, dans cette nouvelle traduction , à ne rien laisser

¹ L'édition que nous réimprimons ici vient d'être traduite en espagnol.

² Voyez, à la fin de ce volume , le jugement d'un professeur italien, et la lettre de Beccaria à Morellet.

qui pût embarrasser le lecteur ; et les passages qu'on n'a pu éclaircir par la traduction, ont été éclaircis par les notes que des auteurs célèbres ont faites sur Beccaria.

Avant de parler de ces notes, nous devons avouer qu'on s'est aidé ici de tout ce qu'il y avait d'heureux dans les traductions précédentes, à l'exception de celle de M. Dufey, qui n'était pas encore publiée, et qui depuis n'a pas paru partout assez exacte.

On a joint à cette édition tout ce qui peut en faire un ouvrage complet. Elle est accompagnée du *Commentaire* de Voltaire, d'un extrait des réponses de Beccaria aux *Notes et Observations* de Vincenzo Facchinei, des judicieuses *Observations* de Hautefort, du *Jugement* d'un célèbre

professeur italien , de la *Note* de Brissot de Warville, et des *Lettres* de Beccaria et de Morellet, relatives au livre *des Délits et des Peines*.

Nous avons joint au chapitre XVI les excellentes *Considérations* de M. Rœderer, sur la peine de mort. On sait que M. Rœderer a publié, en 1797, l'édition la plus recherchée de la traduction de Morellet. C'est à sa bienveillance que nous devons plusieurs notes inédites de l'abbé Morellet, que nous avons jointes à notre traduction, avec les notes de Diderot (dont quelques - unes sont publiées pour la première fois), les notes de Brissot de Warville, et divers morceaux de Servan, de Mirabeau, de Rizzi, de M. Béren-ger, etc., etc.

Nous avons aussi mis en tête une notice sur Beccaria. Nous avons consulté toutes les notices publiées jusqu'ici, et surtout celle de la nouvelle Biographie des contemporains, et celle que M. de Lally-Tollendal a donnée dans la Biographie universelle. Nous avons aussi recueilli plusieurs notes, auprès de diverses personnes qui ont eu le bonheur de voir Beccaria, ou qui connaissent sa famille. Enfin, nous avons orné cette édition du portrait de l'auteur; qui n'avait pas encore été gravé en France.

Nous pouvons donc croire que nous avons surpassé ceux qui ont publié avant nous le même ouvrage; et le lecteur en sera convaincu lorsqu'il aura parcouru notre édition.

NOTICE

SUR BECCARIA.

CÉSAR BONESANO, marquis de **BECCARIA**, naquit à Milan, en 1735, d'une famille peu opulente, mais célèbre dans le Milanais, par les guerriers et les savans qu'elle avait produits.

Il montra de bonne heure une ame vive et généreuse, beaucoup de sensibilité, et un esprit porté aux grandes choses. D'excellentes études développèrent en lui trois passions qui l'occupèrent fortement toute sa vie, l'amour de la liberté, la compassion pour les misères humaines, et l'ardeur de la gloire. Jamais ces nobles sentimens n'égarèrent l'esprit de Beccaria, comme ses ennemis le lui reprochent, parce qu'on ne s'égaré qu'en suivant le

fanatisme, la superstition et l'ignorance. D'ailleurs le jeune homme était doué d'une rare sagesse de jugement, qui le retint toujours loin de tout excès.

Il avait à peine quitté le collège, qu'il annonçait déjà ce qu'il devait être bientôt, un ami de la raison et de l'humanité. Il avait appris la langue française, devenue, dès le dernier siècle, indispensable à toute bonne éducation, et mettait parmi ses premiers plaisirs, celui de former son esprit dans la lecture des philosophes.

C'est aux *Lettres persanes* de Montesquieu qu'il dut, comme il le dit dans sa correspondance, sa « conversion à la philosophie », et cette ame indépendante qui lui a inspiré de si belles pensées.

Il témoigne encore sa reconnaissance pour les grands écrivains qui achevèrent de l'éclairer : Montaigne, Buffon, d'Alembert, J.-J. Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Condillac, tels furent les maîtres

qu'il choisit ; et il marcha dignement sur leurs traces.

Le comte Veri, le marquis Longo, le comte Firmiani, et quelques autres philosophes, que l'Italie voyait sans doute avec étonnement se former dans son sein, devinrent les amis de Beccaria. Il s'engagea bientôt dans les liens du mariage, et fut aussi heureux époux qu'il était heureux ami.

Il est doux de voir un jeune sage, un défenseur de l'humanité, parler avec enthousiasme de son bonheur domestique. Mais ce bonheur, si rare chez les grands hommes, ne devait pas durer toujours : Beccaria aussi allait être persécuté.

Il avait conçu à vingt-deux ans le plan de son immortel ouvrage, sur les délits et les peines ; mais il n'osait entreprendre un tel travail, avec la liberté d'esprit dont il se sentait animé, dans un siècle et dans un pays où les inquisitions florissaient encore. Ses amis l'engagèrent à braver quelques

obstacles, et lui montrèrent la gloire que la postérité réserverait à ses efforts. Il commença son traité à vingt-quatre ans, et publia d'abord, deux ans plus tard, en 1762, un livre intitulé : *Du désordre des monnaies dans les états de Milan, et des moyens d'y remédier.*

Cet utile ouvrage fit du bruit ; il ouvrit les yeux du gouvernement milanais, sur la nécessité d'une réforme monétaire, qui était depuis long-tems indispensable. On le réimprima à Lucques ; et sans doute la traduction trouverait en France des lecteurs ; mais on ne pourrait l'apprécier à sa juste valeur, parce que l'intérêt qu'il présente est tout-à-fait local. C'est ainsi que nous lisons peu l'Histoire de Port-Royal du grand Racine, tandis que nous savons ses tragédies par cœur.

C'est dans la même année 1762 que Beccaria, désolé de voir que, sur une population de cent vingt mille ames, la ville de

Milan offrit à peine alors « vingt personnes » qui aimassent à s'instruire, et qui sacrifiasent à la vérité et à la vertu, » s'occupa de former une société de philosophes, qui employèrent tous leurs efforts à répandre les lumières parmi leurs concitoyens.

A la tête de cette société d'amis des hommes, Beccaria voulut faire pour son pays ce que Addison avait fait en Angleterre, en publiant *le Spectateur*. Il fonda un ouvrage périodique, intitulé *le Café*, dans lequel il entreprit la critique des vices, de l'ignorance et des ridicules qu'on reprochait alors aux Italiens.

Les plus beaux morceaux de ce recueil, qui paraissait en 1764 et en 1765, sont généralement de Beccaria. On a surtout admiré ses *Recherches sur la nature du style*, où il s'efforce d'encourager ses concitoyens à se livrer aux nobles travaux de l'esprit, en démontrant que tout homme a reçu de la nature assez d'intelligence pour

comprendre , assez de talens pour écrire , et assez d'idées pour être utile.

Ce petit ouvrage fut réimprimé en 1770 ; et l'abbé Morellet en donna , l'année suivante , une traduction qui fut goûtée en France , et qui méritait de l'être.

Mais avant d'établir *le Café* , et pendant qu'il en préparait les matériaux , Beccaria avait publié l'ouvrage qui le rend immortel. Le livre *des Délits et des Peines* fut terminé , que l'auteur n'avait encore que vingt-six ans. Cependant la défiance que les hommes d'un vrai génie ont toujours eue en leurs propres forces , et plus encore peut-être la crainte des persécutions , qu'il voyait prêtes à s'élever contre lui , l'empêcha d'abord de publier ce grand ouvrage. Il savait qu'à l'apparition de son livre , des moines fanatiques allaient agiter tous les serpens de la calomnie , et dénoncer l'écrivain qui osait être philosophe. Quelques hommes timides l'effrayèrent sur les suites malheureuses que

pouvait avoir pour lui l'honneur d'avoir fait un bon livre; et Beccaria allait brûler son manuscrit.

Le comte Veri, et quelques-uns de ces sages qui avaient engagé le jeune homme à composer le traité *des Délits et des Peines*, l'empêchèrent de sacrifier à sa tranquillité personnelle un livre qui devait avoir tant d'influence sur le bonheur du genre humain. Ce livre fut publié à Milan en 1764; il attira les regards de toute l'Europe éclairée. Les savans, les jurisconsultes, tous les esprits élevés, toutes les ames généreuses, l'accueillirent avec enthousiasme: trois éditions s'épuisèrent en quelques mois; et ce fut la troisième que l'abbé Morellet traduisit en français, à la recommandation du respectable Lamoignon de Malesherbes.

Le succès du petit volume *des Délits et des Peines* ne fit que croître à mesure qu'il fut connu; et ce qui est le caractère